Quarante-cinquième année. — N° 156. (EDITION DU MATIN) DI 5 JUIN 1900.

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Gérance particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la librairie Wattecouw, rue Saint-Jacques, 30. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46, rue de la Madeleine. — A Moscou, chez M. Henri Lenoux, rue de la Station. — En vente à [illegible] aux bibliothèques de la gare de l'[illegible]

LES ENNEMIS DE LA RÉPUBLIQUE

La République a deux sortes d'ennemis : ceux qui la combattent et ceux qui l'exploitent. Le nombre de ceux-là diminue ; le nombre de ceux-ci augmente, et constitue pour le régime que la France a voulu, parce qu'elle en espérait la justice et la concorde, un danger plus sérieux que toutes les oppositions dynastiques.

Les Français qui s'attaquent au principe de la République se font de plus en plus rares. Ils se sentent impuissants à résister à la volonté du pays, et reconnaissent qu'il manque aux vieilles fidélités des prétendants qui en soient dignes. Le temps a éclairci leurs rangs ; les désillusions ont éteint leur ardeur ; le moment est venu où la raison, éclairant leur patriotisme, leur ferait accepter la République, si un gouvernement honnête, et par conséquent républicain, s'appliquait à réaliser ses promesses de liberté, d'égalité, de fraternité.

L'opposition systématique n'existe plus qu'à l'état de quantité négligeable, et les gens qui partent en guerre sous le prétexte de défendre la République contre des adversaires impuissants, essaient tout simplement, par leurs démonstrations tapageuses, de détourner l'attention publique de l'exploitation à laquelle ils se livrent, pour leur part, contre la France.

La République, chose de tous, n'appartient exclusivement à personne. Quiconque veut l'accaparer et ose en exclure un concitoyen, ne possède ni le sens républicain, ni la probité républicaine.

Sous le gouvernement de tous, on gouverne pour tous et non pour un parti, et la majorité qui fait la loi commet un abus quand elle se sert du pouvoir législatif pour opprimer la minorité. La liberté des opinions n'est pas moins respectable pour un que pour dix, et le régime sous lequel l'égalité des droits ne sera pas entière pour les citoyens de toutes les opinions, pourra usurper le nom de République, il n'en sera en réalité qu'une contrefaçon quelquefois hypocrite, quelquefois cynique, toujours déloyale.

Il est déloyal, en effet, d'user du pouvoir à son profit et au profit d'une clientèle, lorsqu'on l'a reçu pour l'exercer au profit de tous, pour servir les intérêts de tous, aussi bien de la minorité que de la majorité, et des individus que de la masse.

Voilà ce que n'ont pas compris beaucoup de nos gouvernants. Ils se sont installés au pouvoir comme en pays conquis, et ont traité en vaincus leurs adversaires. La maxime jacobine de M. Madier de Montjau : « Débarrassons-nous de ce qui nous gêne, » est devenue leur règle, et ils n'ont trouvé d'autre moyen d'assurer leurs appétits. Aux sectaires, ils ont sacrifié la liberté religieuse ; aux cupides, ils ont donné des places, en grevant les contribuables d'une surcharge qui se chiffre aujourd'hui par plus de cent millions par an.

De bons citoyens, ne voyant d'avenir pour le pays que dans la République et désireux de travailler à la fonder, mais ne voulant pas se laisser confondre avec les politiciens qui tournaient le dos à la liberté, ont opposé à la République officielle, la République libérale. Ils ont été trouvés gênants. Maintenant qu'on était les maîtres et qu'on tenait, avec le pouvoir, les clefs de la caisse, on ne pouvait tolérer que des républicains vinssent réclamer qu'on écartât du gouvernement l'alliage du bon plaisir et l'orgie du budget. C'est quand on n'est pas marchand qu'on déprécie les denrées frelatées ; or, nos maîtres étaient marchands, et se faisaient payer en suffrages.

Malgré tout, les républicains libéraux ont fait leur chemin dans le pays. Ils auraient la majorité à la Chambre, sans les maladresses et l'entêtement de certains faux ralliés et sans la politique à double face de M. Barthou, qui ont vicié les élections de 1898.

Pour lutter contre l'influence croissante des hommes de liberté, le parti sectaire a fait appel à de dangereuses alliances ; il n'a pas hésité à donner des gages aux gens qui veulent supprimer l'armée et à ceux qui rêvent de détruire la propriété, et il a tendu la main aux internationalistes qui nient l'idée même de la Patrie. Cette Triplice intérieure, composée des ennemis de l'armée, des ennemis de la propriété et des ennemis de la Patrie, a la prétention d'incarner la République : elle a osé s'intituler gouvernement de la défense républicaine.

A cette République officielle, de bons citoyens ont été obligés d'opposer la République nationale.

Plus heureux que les libéraux en 1898, les nationalistes, en 1900, ont obtenu du suffrage universel une manifestation qui ne peut laisser de doute sur les volontés du pays. Ils sont arrivés à mettre en évidence que les ennemis de la République ne sont pas parmi les opposants qui combattent le gouvernement, mais bien dans le gouvernement lui-même qui compromet la République en la déconsidérant.

N'est-il pas honteux que le titre de républicain ait été galvaudé par des exploiteurs du pouvoir, à ce point qu'il soit nécessaire à d'honnêtes gens de préciser ce titre en lui donnant un caractère libéral et patriotique, afin de bien marquer qu'ils n'ont rien de commun avec le gouvernement actuel ?

Les ennemis d'un régime ne sont pas les hommes qui le critiquent, mais ceux qui donnent prise à la critique ; ce ne sont pas les hommes qui veulent le consolider en l'améliorant, mais ceux qui le déprécient en perpétuant et en aggravant ses abus.

Il n'y a qu'un moyen d'assurer l'avenir d'un gouvernement, c'est de le fonder sur l'estime et la confiance. Voilà ce que n'a pas fait le ministère de M. Waldeck.

Il a, au contraire, menacé le pays dans sa sécurité, l'a atteint dans sa liberté et froissé dans ses sentiments patriotiques ; il a mérité ainsi d'être classé parmi les ennemis les plus dangereux de la République.

Informations

DECLARATIONS DU MINISTRE DES FINANCES

Le Mans, 3 juin. — Dans un discours prononcé hier soir, à Fresnoy-sur-Sarthe, M. Caillaux, ministre des finances, s'est exprimé ainsi :

« Jamais le gouvernement ne prêtera la main à la reprise de l'affaire Dreyfus. Nous ne tolérerons jamais, sous aucun prétexte et sous quelque forme que ce soit, une reprise de cette agitation. »

Après ces déclarations, M. Caillaux parle de l'impôt sur le revenu.

« Le projet gouvernemental, dit-il, ne sera peut-être pas adopté, mais il aura du moins permis au parlement de discuter à fond, une fois pour toutes, la question des contributions directes. »

Rien qu'à ce point de vue, il faut s'applaudir de le voir déposé.

UN ACCIDENT DANS UNE MINE

Alais, 3 juin. — Un dégagement d'acide carbonique s'est produit ce matin au puits Fontanes dépendant de la concession des houillères de Rochebelle et a fait deux victimes, MM. Giles, chef de poste et Jorniac, mineur.

C'est dans le même puits que s'est produite le 2 juin 1895 la catastrophe qui fit vingt-quatre victimes.

LES TROUBLES DE JERSEY

La « Patrie », reçoit la dépêche suivante :

Saint-Malo, 3 juin. — Il fallait s'attendre à des représailles après les troubles de Jersey.

A son arrivée à Granville, le vapeur anglais « Victoria », qui fait le service entre Saint-Malo, Granville et Jersey, a été accueilli par des huées. Des projectiles ont même été lancés contre le paquebot, dont quelques vitres ont été brisées.

On raconte qu'un sous-officier du 2e d'infanterie, qui suivait le quai, entendit à l'adresse de notre armée, des propos désobligeants de la part d'un « gentleman » qui le croisait. Le temps de faire demi-tour, et l'Anglais reçut au bas du dos, une leçon de convenance internationale.

Ces faits sont assurément regrettables, mais il ne faut pas perdre de vue que ce sont les Anglais qui ont commencé.

LA GREVE DE TRAMWAYS A SAINT-LOUIS

New-York, 3 juin. — Suivant les rapports arrivés de Saint-Louis la grève des tramways dans cette ville a causé au commerce une perte de vingt millions de dollars.

Le chiffre des victimes est de 9 tués et 145 blessés. Un service de police s'est formé auquel prennent part tous les citoyens.

Parmi les émeutiers, il y a un certain nombre de femmes.

CHOSES ET AUTRES

Un mot charmant de M. Picard en présence de la température de ces jours-ci :

— Comme on a été injuste en nous accusant de n'avoir pas été assez vite ! Nous avions promis l'Exposition pour le printemps, et elle est ouverte en hiver !

***

Entre M. et Mme Dupont, commerçants retirés :

— Ce n'est pas encore cette année que nous marierons Adrienne...

— Je le crains. Les années d'Exposition, tout augmente: les gendres seront hors de prix !

LA GRÈVE DE CHALON-SUR-SAONE

Troubles graves. — Un tué. — Nombreux blessés

Châlon-sur-Saône, 3 juin. — Le mouvement et les troubles grévistes d'hier matin et d'une heure de l'après-midi, ont dégénéré en véritable émeute dans la soirée.

Les émeutiers ont éteint le gaz dans le quartier de Saint-Côme, et assailli de projectiles les patrouilles de gendarmerie et de cavalerie.

Des coups de feu ont été tirés, dont on ne connaît pas la provenance. Ils ont atteint, dans un groupe, au milieu duquel se trouvait le préfet, M. de Joly, quatre personnes. Deux d'entres elles ont été grièvement blessées, quinze gendarmes et deux chasseurs ont reçu des contusions.

Un des blessés, Brouillard, 16 ans, est mort cette nuit. Le procureur de la République a ouvert une instruction, contre inconnu pour homicide.

Les vitres de la prison ont été brisées, hier soir, et quelques dégâts ont été commis dans l'appartement du gardien en chef.

Aucun incident ne s'est produit ce matin, bien que la situation reste aussi tendue et l'effervescence aussi grande.

Comme on le sait, un dangereux état d'esprit avait été signalé, depuis plusieurs jours déjà, dans le personnel des usines du Petit Creusot, Finette et Galland.

Eclata les grèves des mines Galland.

Différentes tentatives furent faites pour y mettre un terme ; des pourparlers furent engagés et le conflit semblait devoir rester localisé.

Mais la surexcitation entretenue, paraît-il, par des étrangers, s'accentuait, et finalement avant-hier tous les ouvriers se solidarisaient avec les grévistes et décidaient de recourir à la violence, si besoin était, pour faire prévaloir ce qu'ils considéraient comme leurs droits.

C'est ainsi qu'hier matin, toutes les usines, tous les chantiers furent désertés, et que, se sentant en nombre, les ouvriers, violant l'arrêté municipal, formèrent des attroupements et se livrèrent aux excès que l'on sait.

Aujourd'hui, on redoute de nouveaux incidents. Aussi dès ce matin, deux escadrons de hussards et 60 gendarmes sont arrivés à Châlon et occupent tous les carrefours et les places publiques.

Le préfet se tient en permanence à la sous-préfecture ; le maire et la municipalité restent à l'Hôtel-de-Ville.

Une démarche a été faite auprès de M. Galland, d'une part, et de la délégation de ses ouvriers, de l'autre, en vue de la conciliation.

Le préfet s'y emploie très activement.

M. Gillot, sénateur, est arrivé hier. M. Simyan, député, est arrivé aujourd'hui à midi.

Le résultat des entrevues pour arriver à une entente n'est pas encore connu.

Les grévistes se proposent de se réunir dans l'après-midi au pont de la Colombière, gardé par de nombreux gendarmes.

L'état de santé du commandant de gendarmerie Foucoux et du capitaine de gendarmerie, qui ont été blessés dans la soirée d'hier, ne s'est pas aggravé ; celui du gendarme qui a été conduit à l'hôpital reste très inquiétant.

Châlon-sur-Saône, 3 juin, 3 h. 25 soir. — Les personnes blessées dans la bagarre d'hier ont reçu des soins immédiats. Le sieur Geoffray, peintre en voitures, est dans un état désespéré. Deux autres semblent n'avoir reçu que des blessures légères.

Le commandant de gendarmerie, qui a été sérieusement atteint, a été transporté à Macon.

Lesnégociations se poursuivent en vue du départ de M. Marmot, le contremaître de l'usine Gaillard, qui a donné prétexte aux premiers mouvements.

Mais on ne saurait trop insister sur ce point, en dépit des démentis officiels qui ne manqueront pas de se produire, que la grève n'a été elle-même, que le prétexte d'un mouvement anarchiste, révolutionnaire. Les meneurs ne sont pas des ouvriers, leurs réunions sont secrètes et ils semblent très résolus.

La troupe a montré beaucoup de sang-froid, et ce n'est qu'à la suite d'un guet-apens, dirigé contre la gendarmerie, que les violences se sont produites.

LES PLAISIRS DU YACHTING

En route pour l'Exposition

SANS NOUVELLES

Une extraordinaire histoire est racontée par le capitaine W. Ewart, du navire « Austrasia », qui vient de faire la traversée de San-Francisco à Liverpool. Sur la côte de Californie, il y a plusieurs mois, la vigie signala un petit yacht qui naviguait lentement et dont l'équipage faisait des signaux de détresse.

Le capitaine de l' « Austrasia » monta dans un canot et s'approcha du yacht, qui s'appelait la « Dira » et dont l'équipage mourait littéralement de faim.

Le propriétaire du yacht déclara que lui et ses trois compagnons étaient partis depuis soixante-cinq jours du Callas, avec l'intention de se rendre à l'Exposition de 1900.

Mais le petit navire avait eu à subir une épouvantable tempête, pendant laquelle il avait failli sombrer.

Des vagues énormes avaient secoué le navire ; des paquets de mer avaient pénétré dans les soutes et avarié toutes les provisions. Depuis longtemps les voyageurs en étaient réduits à n'absorber par jour qu'un biscuit et un verre d'eau. Au cours de la tempête, le fils du propriétaire de la « Dora » avait été enlevé du pont et précipité dans la mer par une vague, mais, chose miraculeuse, presque aussitôt une autre vague l'avait rejeté dans l'embarcation.

Le capitaine de l' « Austrasia » offrit aux yachtmen de prendre leur bateau à la remorque, mais les quatre enragés ne voulurent rien entendre.

Ils achetèrent au capitaine de l' « Austrasia » une considérable quantité de provisions, puis ils prièrent de les laisser tranquilles, car ils désiraient continuer leur voyage vers l'Exposition.

L' « Austrasia » partit donc. Mais, depuis cette rencontre, personne, dans aucun port, n'a entendu parler du yacht « Dora » et il y a lieu de craindre qu'il ne soit perdu corps et biens.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

et la Photographie

Nouvelles inventions

Rome, 3 juin. — Un lieutenant du génie italien, vient d'inventer un appareil qui permet de prendre des vues photographiques à grandes distances.

Les expériences ordonnées par le ministre de la guerre ont, paraît-il, donné des résultats concluants.

Des forts avec leurs tranchées, des troupes en marche ont pu être photographiés, à une distance de quinze kilomètres.

L'état-major général italien, attribue une importance considérable à cette invention et conserve à son sujet un silence absolu.

D'autre part, un ingénieur italien, M. Guarim, vient d'inventer un appareil répétiteur, applicable à la télégraphie sans fil, qui permettra d'envoyer simultanément, la même dépêche, dans toutes les villes pourvues de cet appareil.

Par exemple, un télégramme lancé de Rome, pourra être reçu en même temps à Naples, à Venise, à Milan, etc.

En outre, les journaux autorisés à avoir leur appareil particulier, recevraient également la dépêche, ainsi reproduite dans tout le cercle de rayonnement des ondes électriques émises par l'appareil transmetteur.

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES EN ITALIE

Paris, 3 juin. — C'est hier, dimanche, qu'ont eu lieu en Italie, à la suite de la dissolution du Parlement, les élections législatives générales.

Quoique extrêmement brève, la période électorale a rappelé par l'intensité de la lutte, les batailles politiques les plus ardentes.

La liste complète des candidatures est difficile à établir, mais elle comprend près de neuf cents noms qui se répartissent : en 400 ministériels environ, 180 opposants constitutionnels, 70 indépendants constitutionnels, 115 socialistes, 50 républicains et 70 radicaux.

Plusieurs socialistes et républicains se présentent dans six ou sept circonscriptions à la fois.

Quant au résultat du scrutin, le champ est ouvert aux conjectures ; cependant, bien qu'on croit que le cabinet Pelloux réunira une majorité ministérielle, certains renseignements donneraient à penser que les partis extrêmes ne sortiraient point aussi meurtris et diminués par la lutte que le gouvernement se l'était proposé. Mais ce ne sont là qu'hypothèses.

Rome, 3 juin. — Tous les télégrammes des provinces signalent une grande animation dans les sections de vote.

On prévoit que la soirée sera particulièrement agitée à Milan et dans plusieurs villes siciliennes, et peut-être aussi à Turin et à Pise.

A Palerme les amis de Palizzolo, (le député actuellement en prison, affilié à la Mafia et impliqué dans le procès Notarbartolo) recourent à l'intimidation pour faire triompher leur étrange candidat. Le commissaire de police a dû faire appeler les plus zélés et les menacer d'emprisonnement s'ils continuent leurs menées. La Mafia travaille avec acharnement au succès de Palizzolo. D'autre part une affiche portant les signatures d'une centaine de notables conjure les Palermitains, au nom de leur dignité, de ne pas voter pour Palizzolo, tant qu'il sera sous la grave accusation d'instigation d'assassinat.

A Florence, la lutte est d'une vivacité [illegible] pour la candidature d'Annunzio. Tous les théâtres lui ayant été refusés pour parler à ses électeurs, M. d'Annunzio a été obligé de les convoquer dans une buanderie.

A Corato, M. Imbriani n'a pas de compétiteurs.

LA XXVIe FÊTE FÉDÉRALE DE GYMNASTIQUE

de Paris

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

De notre envoyé spécial :

Paris, 3 juin. — La première journée de la XXVIe fête fédérale de gymnastique a été favorisée par un temps idéal.

A 7 heures, au vélodrome municipal de Vincennes, a commencé le concours de sociétés. Plus de quatre cents sociétés françaises, formant un ensemble de 7.000 gymnastes, y prenaient part. Il y en avait du Nord, du Midi, de partout, même d'Algérie. La région du Nord avait fourni un grand contingent. Parmi les sociétés du Nord, citons : La Roubaisienne, 80 gymnastes, pt L. Moureau ; moniteur, M. Piesvaux. L' « Union Tourquennoise, 48 gymnastes, la « Patriote » de Croix, toutes trois concourant en division d'excellence, concours simultané ; la « Jeunesse du Blanc-Seau, 40 gymnastes, en excellence, concours alternatif ; la « Gauloise » de Wattrelos en 2e division ; plus d'autres sociétés de Lille, de Boulogne, etc.

Nos sociétés locales ont été très remarquées, surtout la « Roubaisienne » et l' « Union Tourquennoise ». La « Roubaisienne » a été très applaudie dans ses exercices de pyramides.

L'ensemble du concours est très bon. A trois heures de l'après-midi, a eu lieu l'exécution des mouvements d'ensemble par toutes les sociétés commandées par le chef moniteur, sous la présidence du ministre de la guerre. Il n'y a pas eu d'incident.

Plusieurs bans ont été battus par les gymnastes, en l'honneur du général André.

Demain matin auront lieu les concours spéciaux et à 3 heures, séance sous la présidence de M. Loubet.

Les gymnastes de « La Roubaisienne » sont logés à la caserne de Vincennes. Ils ont pris leurs repas au vélodrome.

L'entrain est grand et la santé de nos vaillants gymnastes excellente.

Le drapeau fédéral sera envoyé à Nice, où doit avoir lieu, l'an prochain, la 27e fête fédérale.

LA FÊTE DE LA PENTECOTE

A ROUBAIX

La fête de la Pentecôte qui emprunte une signification toute particulière, non seulement à l'évènement mémorable qu'elle rappelle, mais encore à cette circonstance que cet évènement fut le début de l'expansion miraculeuse du christianisme, a été célébrée dans toutes les paroisses de Roubaix avec la solennité exceptionnelle qu'elle comporte. A la manifestation éclatante de foi et de piété de la part des nombreux fidèles qui ont rempli avec empressement leurs devoirs religieux, à la magnificence des cérémonies du culte, sont venues s'ajouter elles belles et artistiques auditions des sociétés chorales qui rivalisent de zèle pour rehausser l'éclat des offices des et habile direction de M. Paul Fournier, ont intergrandes solennités.

A Saint-Martin, les chœurs, sous l'entraînante prêté, avec une remarquable perfection, la messe de Dom Perosi, d'un caractère religieux tout particulier, l' « O Salutaris » de Samuel Rousseau et le « Tantum ergo » de Gounod. Chœurs et choristes ont collaboré à l'envi à cette magnifique exécution dont le succès fait le plus grand honneur aux exécutants et au directeur.

A Notre-Dame, la chorale de la paroisse a fait entendre la superbe messe pontificale de Th. Dubois. Dirigée avec sûreté et avec un sens artistique justement apprécié par M. Albert Duhamel, cette société a donné de cette œuvre importante une audition qui n'a rien à envier à celle qu'elle en avait déjà donné à Pâques. Il y avait, il est vrai, l'orchestre en moins ; mais il était dignement suppléé par l'orgue que tenait M. Koszul.

A Sainte-Elisabeth, la chorale Saint-Eloi a exécuté la messe de Riga avec le « Credo » de Nicou Choron et a fait très favorablement apprécier les belles qualités qu'elle a acquises par les soins intelligents et dévoués de M. Seutin, organiste de la paroisse, et de M. Alphonse Dutoit, son directeur.

Au Saint-Sépulcre, la maîtrise a interprété la messe de Parisot, avec le « Credo » de Bazin. Soigneusement préparée et artistement dirigée par M. J. Marcelli, l'exécution de ces œuvres, en particulier celle du « Credo », a été, en tous points, excellente.

A Saint-Jean-Baptiste, la messe solennelle de Deslandres a été interprétée avec une grande précision dans l'ensemble et une remarquable perfection dans les détails, par le choral, dont le nouveau directeur, M. Lardinois, a fait très favorablement apprécier son talent, sur la clarinette dans un adagio de Mozart, exécuté à l'Offertoire.

Des messes solennelles ont été également chantées au Sacré-Cœur, à Saint-Joseph et au Très-Saint-Rédempteur, par les sociétés qui prêtent avec un dé-

---

FEUILLETON DU 5 JUIN. N° 51

LA FÉE DU GUILDO

par Pierre SALES

XVII

A NORMAND BRETON ET DEMI.

— Jusqu'à nouvel ordre, j'y tiens autant que vous Mademoiselle. Mais, en attendant que vous soyez entièrement remise, acceptez de demeurer dans cette maison ; la garde est à votre entière disposition, le médecin vous verra demain.

— J'accepte vos bontés, Monsieur, parce que la reconnaissance envers vous est douce.

Et, comme il éprouvait un grand besoin de solitude, il gagna le coteau de Sainte-Adresse et se calma un peu devant l'immensité silencieuse de la mer.

— Elle est sauvée ! murmurait-il avec une joie intense ; elle est sauvée. Et sa raison a résisté à cette effroyable secousse... Avec quel charme et aussi quel désintéressement, quelle délicatesse elle m'a parlé !... Demain peut-être, elle me fera ses confidences, je saurai la cause de son malheur... Tout de même, si on m'avait dit...

Ses lèvres se plissèrent en un rire goguenard ; et comme s'il se moquait d'un autre :

— Etre millionnaire, car je sauverai aussi notre fortune ! Avoir mené, pendant une longue jeunesse, une vie de bâtons de chaise ! Avoir connu les célébrités mondaines, les femmes qu'on est convenu d'appeler les plus séduisantes ! S'être fait une réputation, assez usurpée du reste, de don Juan !... Et tomber amoureux d'une petite inconnue, d'une paysanne !

Car il était amoureux, sûrement. Il en avait douté, malgré les plaisanteries de son médecin, tant qu'il n'avait eu devant lui qu'une malade. Il se déclarait alors à lui-même, avec une entière bonne foi, qu'il n'obéissait qu'à une bonté toute naturelle, à une sorte de charité ; et il rougissait de son libertinage lorsque la vision de Naïc, froide et rigide comme un marbre, se dressait à ses yeux ; car c'était bien la beauté physique de la jeune fille qu'il avait aimée tout d'abord et dont l'impression était encore singulièrement puissante sur lui.

Mais .. venait de se laisser prendre aussi à son charme, à cette douceur si séduisante des Bretonnes.

— Je suis amoureux , voilà !... A quoi cela va-t-il me mener ?...

A cette pensée il rougit comme s'il avait commis une mauvaise action. Certaines femmes et, Naïc était de celles-là, inspirent le respect en même temps que l'amour.

Claude se décida de regagner Ingouville et passa une détestable nuit ; il semblait qu'il eût du feu dans les veines.

Le lendemain il fut absorbé tout le jour ; et, le soir, il trouva, en rentrant chez lui, des amies de Berthe qu'elle avait retenues à dîner. Il fut obligé de demeurer toute la soirée à Ingouville, malgré son désir cuisant de descendre à la petite maison du quartier des Gobelins. Mais, le jour suivant, pour éviter semblable ennui, il annonçait à sa sœur qu'il dînerait au Havre.

Et, à neuf heures et demie, il arrivait aux Gobelins. Dès qu'il sonna à la maisonnette, la garde parut, le visage éploré et faisant de grands gestes :

— Ah ! Monsieur..., Monsieur...

— Elle est morte ?

— Partie, Monsieur ! Et pas moyen de la retenir !

— Comment, malheureuse !...

Claude saisissait la garde à la gorge et la secouait furieusement, lui, qui, pourtant, ne s'abandonnait jamais à la colère.

— Et vous n'avez pas songé à me prévenir ?

La garde se dégagea ; puis en ronchonnant :

— Est-ce qu'il y a eu moyen de prévenir ?... J'ai couru à Ingouville, pour vous prévenir ?... J'ai couru à Ingouville, pour vous remettre la lettre...

— Quelle lettre ?...

—Qu'elle a écrite, en pleurant, ma foi ! La voici, Monsieur.

Tandis que Claude décachetait fébrilement l'enveloppe, la garde achevait ses explications : la demoiselle attendait Monsieur, hier, persuadée qu'il viendrait dans la soirée ; et, certainement, cela lui avait fait beaucoup de peine, de ne pas le voir, d'autant qu'elle était levée...

— Le médecin avait permis ?

— Je crois qu'elle se serait passée de la permission du médecin ; mais, enfin, il a dit, hier et ce matin encore, que ça allait beaucoup mieux, que, dans quelques jours, il n'y aurait plus trace de rien... Là-dessus, elle, prépare son affaire en dessous, me demande un indicateur, pour savoir l'heure des trains, lorsqu'elle voudra quitter le Havre... Et puis, elle écrit la lettre que voilà, tout d'un trait... Et puis la journée se passe, je ne me doute toujours de rien, quand, tout à coup, vers cinq heures et demie, qu'est-ce que je vois ? La petite dame qui descendait...

« — Où que vous alles, que je dis ?

» — Je pars, qu'elle répond.

» Et elle me donne cette lettre. Moi, je veux la retenir, je lui jure que vous allez arriver, que ce n'est pas votre faute si on ne vous a pas vu hier... Mais cette petite demoiselle, pas moyen de lui résister. Elle m'écarte et me dit :

» — Personne ne peut me retenir ici malgré moi !

» Est-ce que je pouvais faire un scandale, moi, Monsieur ? Je me suis dit qu'il valait mieux vous avertir. D'abord, j'ai constaté qu'elle n'avait pas emporté un centime de l'argent qui était dans le tiroir ; ensuite, j'ai regardé l'indicateur qui était ouvert à la page de Paris, et c'est clair, pour moi qu'elle a dû partir par l'express de six heures quarante. Ah ! si j'avais pu vous joindre avant !... Mais, à votre bureau, on me dit : M. Claude est allé dîner. Je cours à Ingouville. »

— A qui avez-vous parlé ? fit Claude avec inquiétude.

— Rassurez-vous, Monsieur ; on sait s'y prendre. Pas de danger que je la trahisse ! J'ai dit, au domestique, que c'était pour une commission sans importance. Bref, j'ai appris, là que vous dîniez au Havre. Alors, quoi ?... Où vous trouver ?... Et puis, il était certainement trop tard ?... Enfin, si elle vous donne son adresse, là-dedans !... Mais ce qu'elle était jolie, Monsieur, et faite !... Faite au tour, Monsieur !

Claude ne l'écoutait plus ; il lisait la lettre, tandis que les larmes, lentement, se formaient au coin de ses yeux.

« Monsieur,

» Ne m'accusez pas d'ingratitude. Je crois, au contraire, que le meilleur moyen de vous prouver ma reconnaissance est de m'écarter à jamais de votre route. Je vous laisse au bonheur que vous méritez par tant de bonté, de délicatesse. Et je m'en retourne à mon malheur. Je vous aurais redit tout cela hier... Vous n'êtes pas venu... C'est que, sans doute, après réflexion, vous vous êtes rangé à mon avis.

» Je vous tends mes deux mains et vous dis : « Merci ! » de toute mon âme.

» Et puisque vous m'avez baptisée ainsi, je signe :

» LA PAUVRE PETITE FÉE DU GUILDO. »

XIX

MÈRE

— Allons ! les voyageurs pour Paris en voiture... Il faut monter, ma petite dame ! C'est bien à Paris que vous alles ?

Elle fit signe que oui, car elle avait la gorge trop serrée pour parler. Elle manquait de courage au dernier moment ; et, les yeux fixés vers la porte de la salle d'attente, elle demeurait immobile près de son wagon, ne pouvant se décider à y prendre place.

Oh ! comme elle était faible, et comme elle se reprochait de céder à un sentiment nouveau qui s'était si promptement emparé de son âme ! Mais aussi quelle douce chose d'avoir inspiré une telle affection, un tel dévouement ! Et puis, la plus élémentaire reconnaissance ne lui ordonnait-elle pas d'aimer un peu son sauveur ?

Elle venait de traverser tant d'années, seule, perdue dans ce Paris qui, au milieu de son fiévreux tapage, devient si aisément un désert pour ceux qui fuient les hommes ! Certes ! un grand et adorable devoir emplissait sa vie, l'éducation du petit être qui n'était pas sien et que, pourtant, elle aimait aussi tendrement que si elle eût été sa mère ; mais il n'était qu'un enfant, un insupportable diablotin, cassant tout ; et avec lui, Naïc ne connaissait de repos que lorsqu'il dormait. Durant ces années où elle s'abrutissait presque, de travail, jamais elle n'avait entendu, des hommes, que des paroles grossières. Et elle en avait conçu, contre eux tous, une incessante exaspération...

Or, au moment même où le malheur l'accablait, où elle était frocée de détester, de mépriser le seul où elle était forcée de détester, de mépriser le seul bon ,délicat, un être qui l'avait aimée de la voir souffrir, et l'avait respectée !

Oh ! si elle avait été seule en ce monde !

Evidemment, elle ne pouvait pas l'aimer encore, elle le connaissait à peine. Non, bien sûrement, ce qu'elle ressentait n'était pas de l'amour... Mais elle était si lasse, brisée par tant d'épreuves ! Et ç'eût été si doux de se reposer enfin dans cette tendre amitié !

Elle n'avait pas hésité, pourtant, à paritr,, à écrire cette lettre d'adieu éternel — sans se douter du sentiment de regret qui perçait à travers les lignes. Elle allait à son devoir... Mais un secret espoir lui restait, que, n'étant pas venu la voir hier il se serait ,peut-être rendu, dans l'après-midi, à la maisonnette où on l'avait soignée, qu'il aurait eu sa lettre à temps et que, il allait déboucher de la salle d'attente, qu'elle aurait le bonheur de lui serrer encore la main...

Et les minutes s'envolaient ; l'employé la forçait de monter en wagon ; le sifflet retentissait... Le train partait... ...

Elle demeura longtemps à la portière et pui elle tomba, anéantie, sur les coussins, et jusqu'à Rouen, elle pleura.

— J'ai bien fait ! j'ai bien fait ! se disait-elle.

Mais elle n'éprouvait aucun contentement de ce devoir accompli. Alors elle se raisonnait, en personne très sage :

— Et-il possible que j'aie laissé si vite entrer dans mon cœur un jeune homme inconnu ? A peine avons-nous passé une heure ensemble.

(A suivre) PIERRE SALES.